

Avec toutes mes sympathies

Auteur Olivia de Lamberterie

Éditions Stock

Nombre de pages 256

Livre présenté par Jean-Roch Cabasson

« J'ai perdu mon frère. » Alex s'est suicidé à Montréal en 2015.

« Écris ton livre », avait-il quasiment ordonné de son vivant à sa sœur.

Dès l'enfance Olivia dévorait les livres de la bibliothèque de son grand-père.

« La lecture est l'endroit où je me sens à ma place. Lire répare les vivants et réveille les morts. Lire permet non de fuir la réalité mais d'y puiser une vérité. J'aime être déstabilisée, voir avec d'autres yeux. Je me noie dans les phrases des autres, moi, si souvent incapable de prononcer un mot. »

Devenue par la suite critique littéraire à l'hebdomadaire *Elle* : « Je lis comme je respire. J'adore cette existence parallèle, cette réalité augmentée. Lire est l'endroit idéal pour qui évolue, comme moi, dans un entre-deux. Entre l'ouaté de mon enfance et l'intrépidité de mes choix. Ni tout à fait bourgeoise, ni tout à fait bobo. Peut-être juste aristo. »

Elle a toujours lu sans arrêt jusqu'au jour où la mort lui a rendu les mots étrangers. Mais avoir lu tant de livres l'a aidée à écrire.

Olivia écrivant, c'était tout un rite avec, en particulier, tout un autel de livres bienfaisants dont elle lisait une page pour retrouver de l'allant quand elle en manquait.

« J'écris pour prolonger l'existence d'Alex et m'empêcher de sombrer. Parce que je ne peux tout simplement pas reprendre ma vie comme s'il n'avait jamais existé. J'écris pour me souvenir, pour écrire ce livre qui n'aurait jamais dû exister, puisque tu n'aurais jamais dû mourir. »

Il lui a fallu prendre des risques, surmonter sa pudeur immense, son silence et parler aussi d'elle et de sa famille. La douleur devient un objet littéraire, et pas seulement un bout de vie. « En faisant tenir ensemble un portrait de mon frère le plus flamboyant possible, un portrait en creux de moi, très impressionniste, ainsi qu'une question un peu folle : comment on vit avec les morts ? »

Ce livre est une véritable ode d'une sœur à son frère merveilleux. Ce frère qui était en même temps flamboyant et mélancolique. Que de qualités derrière le sourire lumineux d'Alex qui était tout à la fois brillant, créatif, généreux, drôle avec le goût de la fête.

Il avait aussi beaucoup d'allant, donnant toujours plein d'énergie à tous autour de lui. Il était enfin aimant et aimé.

Mais depuis le début ce « prince charmant » marchait « à côté de la vie ». Il allait mal magnifiquement car il savait être irrésistible même dans ses mauvaises passes. Très intelligent et lucide certes, mais c'est aussi un écorché vif.

Dans la famille on se suicide comme chez les Hemingway. C'est chic, c'est atroce. Des hauts et des bas de plus en plus intenses. Une première tentative de suicide suivie de plusieurs séjours en hôpital psychiatrique dans l'univers inhumain des « invisibles ». Avec, il est vrai, une longue rémission après son installation à Montréal : un vrai coup de foudre. Des canadiens bienveillants, généreux, sincères et même parfois cash, tout ça lui a plu énormément.

Mais le malheur revient.

« On va te sortir de là (de l'hôpital psychiatrique).

— Non je suis bien ici. »

« À ces mots j'ai compris à quel point mon frère était ailleurs. » Vivre l'a tué. Le désespoir sans objet le tuait à petit feu, sa culpabilité nourrissait son impuissance de jouir de ce qu'il avait construit : un amour durable, une famille harmonieuse et une magnifique réussite dans son travail. Mais « Je n'ai plus envie de rien. Je me force pour Florence, Juliette et François parce que je les aime, mais je dois me forcer à me forcer, et je n'ai plus l'énergie. (...) La vie n'est pas mon truc. »

En se jetant du haut d'un pont, la violence de sa mort lui vole sa vie car dans la tête des gens le suicide c'est un échec.

Alex appartenait à une famille aristocratique, unie, aimante, imprégnée de bonnes manières et de gaîté. Certes on ne se plaint pas et « notre famille nous a fabriqué taiseux, cette incapacité à exprimer des sentiments intimes complique pas mal les relations humaines, mais c'est ainsi. Je n'aime pas les gens qui se répandent, leurs confidences me donnent l'impression de voir couler un camembert trop fait. »

Mais aussi, dans cette famille, que de fantaisie avec un père lunaire, une mère très drôle et un grand-père merveilleusement excentrique ! Une vraie galerie de portraits.

Que de bienveillance également : « Un enfant est toujours une bonne nouvelle » dit simplement son père alors que « Tomber enceinte si jeune (à vingt ans) n'était pas prévu dans le chemin de vie de mon milieu. » Finalement, chez les Lamberterie, le bonheur est une politesse.

Mais retrouvons Olivia et son frère.

« Un frère, c'est les parents sans les incompréhensions et les emmerdements. (...) Mon frère était la seule personne à qui je me confiais. (...) Nous étions deux muets qui, l'un en face de l'autre, retrouvaient l'usage de la parole. »

Tous les deux sont, chacun à sa manière, envahis par la mélancolie. Mais si Olivia, aidée par des thérapeutes, a pu elle s'en évader, Alex qui n'avait absolument aucune confiance dans le corps médical a fini par être emporté par son mal.

Le suicide d'Alex, c'est une double peine car le chagrin a recouvert sa vie. « Où es-tu ? Je cherche mon frère dans tous les cieux sans chercher le pourquoi » car on ne construit rien sur le sable. « J'ai voulu écrire ce livre pour garder mon frère bien présent dans ma vie et non pas faire mon deuil. Autant me demander de me couper un bras. »

Au contraire elle veut se rouler dedans, comme on dit au Québec, et surtout ne pas devenir « plombante » : « L'humour sauve de tout. Je ne voudrais pas que mon mari ait une femme triste ou pire, que mes enfants aient une mère triste. Après la mort d'Alexandre, je me suis dit : Je vais inventer une manière joyeuse d'être triste. (...) Je voulais que ça soit joyeux, que ça ressemble le plus possible à ma famille et à mon frère. »

C'est Balthazar, le petit dernier, qui innocemment ramènera sa mère dans le droit chemin : « Est-ce qu'on fêtera quand même Noël cette année ? ».

La fête sera fantastique et inoubliable, à l'image d'Alex.

D'ailleurs l'humour est déjà dans le titre *Avec toutes mes sympathies*. Elle imagine qu'un douanier lui parle de son frère sympathique alors qu'il ne le connaissait pas et qu'en réalité il lui présentait ses condoléances, ses sympathies comme on dit là-bas.

Non seulement Olivia a de l'humour mais elle parle même *cash* : « Moi, je bouffe du gluten. La rédemption par la méditation, la "slow life", très peu pour moi. Au contraire, je rêve de mots crus (...) Je suis devenue enragée. J'avais envie d'envoyer balader les tricheurs, les hypocrites, les ennuyeux (...) Depuis, j'ai un appétit de vérité décuplé. »

« Où es-tu ? (...) Je ne sais toujours pas où il est, mais je sens qu'il n'est pas loin. Sa mort m'a apporté la certitude que la réalité ne s'arrête pas au visible. Guidée par la pensée magique. Je vois des signes partout. »

Ce « roman vrai » s'échafaude, s'enroule sur lui-même, tisse bonheurs et chagrins, hier et avant-hier, Cadaquès et Montréal. Un grand premier livre, pudique et impudique, qui décrit une souffrance indescriptible avec tact et politesse. Une extrême justesse de ton et une écriture sobre entre chagrin et colère. Mettre des mots à la fois sur sa vie et sur sa mort.

« Si, pour toi, c'est mieux, j'accepte de vivre décapitée. »

« Nous ne sommes plus tristes à en mourir, juste tristes à en vivre. »

Avec toutes mes sympathies n'est pas un chant de lamentations. C'est un chant de vie qui répare les vivants : l'art de vivre avec les morts de façon joyeuse, magique.

Olivia de Lamberterie signe un premier roman débordant de sincérité. Un hommage à la vie, à la famille, et à la littérature.

